Ce qui s'est passé dans *L'huile d'olive ne meurt jamais*

C'est grâce à une rédaction qu'Olivier est tombé amoureux de Caroline, au mois de septembre. Sujet : la personne que vous admirez le plus au monde. Caroline a choisi une dame italienne de 70 ans, la baronne Cordopatri, dont l'émission *Envoyé spécial* a tracé le portrait. Elle vit seule au milieu de quarante hectares d'oliveraie, cernée par la Mafia, qui a massacré toute sa famille. Elle refuse de vendre ses terres. Personne n'a le droit de travailler pour elle sous peine de mort. Caroline a dû lire son texte, un beau texte, devant toute la classe. Olivier l'a regardée, l'a écoutée, et il a été subjugué. Par hasard, quelques semaines plus tard, fin octobre, il a eu l'occasion de partir avec ses parents en vacances dans la région de la baronne. Il s'est juré de rapporter à Caroline un flacon de cette huile d'olive qu'elle disait rêver de goûter un jour, comme un talisman, une preuve d'amour. Il a mené l'enquête, retrouvé la baronne et, comme son séjour coïncidait avec la récolte des olives, il l'a convain-

cue de le laisser l'aider. Résultat : la Mafia qui surveille tout, piquée au vif par le culot de ce touriste même pas majeur, l'a enlevé et tenu prisonnier dans une citerne cachée dans la montagne.

Olivier est revenu, après quelques péripéties. Il est rentré en classe en héros très discret. Nous sommes au mois de novembre.

Journal de Caroline

Olivier me fait peur. Je l'aime et pourtant j'ai peur de lui. Peur de ce qu'il est capable de faire – tout. Des exploits. Des choses qui ne sont pas de notre âge.

Je regarde le flacon qui est posé sur mon bureau depuis le jour où il me l'a tendu, avec ses mains encore blessées, encore couvertes de bandages, je recopie la dernière phrase de ma rédaction, qui a tout déclenché : « Je sais que j'aimerais manger un jour de la salade assaisonnée avec de l'huile de ce domaine, fabriquée par les soins de cette femme. Je voudrais connaître son goût singulier, son arôme de courage, de ténacité et de fidélité, sa couleur éternelle comme celle des blasons », et je me dis que tout est de ma faute, que c'est pour répondre à cet appel, à ce caprice, qu'il a fait ce qu'il a fait, pour assouvir ce désir qu'il a risqué sa vie, pour me rapporter ce cadeau inespéré qu'il a bravé l'ordre établi, et je me sens écrasée. Mise sur un

piédestal, et pourtant écrasée. Que puis-je faire, moi, maintenant, pour être à la hauteur ? Je n'y serai jamais. J'agrafe autour de mon cou le collier d'émeraudes offert par la baronne, je me regarde dans la glace, je l'effleure, et je sais qu'il est trop grand pour moi. Je n'ai pas encore osé le porter devant lui, je ne sais pas si j'oserai jamais. L'autre nuit, j'ai rêvé que je le laissais tomber au fond d'un puits, Olivier me disait : « C'est rien, je descends te le chercher. » Et j'étais effarée, je lui répondais : « Non, non, ne descends plus, reste là. » Reste à ta place. À ma hauteur.

À d'autres moments, je suis parfaitement heureuse. Je me repasse la phrase de la rédaction en boucle, je la connais par cœur, et je me dis que ce goût singulier que je voulais connaître, je l'ai cueilli sur ses lèvres la première fois que je l'ai embrassé en faisant la maligne, en disant n'importe quoi, alors que je n'en menais pas large, la première fois et toutes celles qui ont suivi. Cet arôme de courage, je me dis que c'est l'odeur que je respire chaque fois que je pose ma tête sur son épaule, celle de ses cheveux et de sa peau, chaque fois que je me serre contre lui en espérant que jamais ça ne finisse. La couleur éternelle, je me dis que c'est le noir de ses yeux, le regard noir qu'il a dû lancer à ses agresseurs quand ils l'ont encerclé, à la baronne quand elle a commencé par refuser son aide, à son père

quand il lui a débité ses conneries habituelles, et qu'il rend pourtant si doux quand il me regarde, moi. Je me dis que je ne le mérite pas, que je vais le mériter, qu'il faut que je le mérite. J'ai peur de l'aimer, de ne pas savoir l'aimer, de ne plus pouvoir aimer personne d'autre. Personne. Qui va lui arriver à la cheville ? Tous les autres me paraissent tellement médiocres à présent, et moi, pourquoi je pense à d'autres alors qu'il est là ? D'ailleurs, lui aussi me semblait quelconque il n'y a pas si longtemps. Insignifiant. Fadasse. Toujours dans son coin. Jamais un mot plus haut que l'autre. Il a suffi d'une semaine. Il est revenu métamorphosé. C'est comme s'il avait grandi, comme s'il s'était redressé. Même en cours il ne se tient plus de la même façon. Tous les autres paraissent avachis à côté de lui. J'ai peur de lui faire l'effet inverse. Avoir été quelqu'un d'extraordinaire à ses yeux et devenir une nulle parmi les nulles, me ratatiner, me dégonfler. Je lui ai offert un Dictionnaire des mots rares et précieux, *j'ai ajouté sur la page de garde : « Comme toi. » Et depuis, tous les jours il me glisse dans une poche, ou dans ma trousse, ou dans mon sac à dos, un billet plié en huit, c'est un poème dans lequel il a intégré un des mots.*

J'ai trop vécu dans une bulle,
j'ai besoin que l'on confabule.